

... j'ai peur...

*Dans le mitan du lit,  
Dans le mitan du lit,  
La rivière est profonde, lonla,  
La rivière est profonde.  
Trad. XVIII<sup>ème</sup>,  
« Aux marches du palais ».*

*Le monde n'est qu'une branloire pérenne. [...] Je ne peins pas l'être, je peins le passage...,* écrivait mon ami Michel, à la fin du seizième siècle des Chrétiens, dans le deuxième chapitre de son troisième livre. Ou plutôt *des passages*, disait Olivier Grignon le 29 avril 2009, lors d'une conférence au *Cercle freudien*, sur « Le courage d'écrire », *et de fil en aiguille, de bâtons en lettres, si j'ose dire, de passage en passe, on découvre que "passe" est un signifiant dont on ne peut se passer.*

\*

Proposer de réfléchir à *pernépsy*, ce ne serait pas seulement avoir envie d'un joli feu d'artifice. Ce serait, plutôt, se risquer à essayer de *le* dépasser, ou mieux, de *le* faire passer, à la manière dont évoluent les sciences physiques : qu'il y ait ou pas *du* neutrino pour aller plus vite que la lumière ne remet pas pour autant en cause la vitesse même de la lumière.

Après tout, *pernépsy* m'a avant tout permis de tenter de me rassurer quelque peu, en essayant de *m'*expliquer, à peines, quelques choses des folies des mondes, et de nos métiers de fous. En bon indoeuropéen – de culture (judéo)chrétienne qui plus est –, pour penser, je tripartis. Je trie partout. Je trie *pastout*, pas trous, *patouille*, par trouille. Ce sont encorps et toujours des histoires de, ou du, sacrifice de *la bête*, au Père/Ciel, *qui êtes aux Cieux* : le dernier l'amène, le second l'égorge, et le premier la consacre. C'est cette vieille blague, où les névrosés bâtissent des châteaux en Espagne, qu'habitent les psychotiques, et dont les psychiatres (les pervers ?) perçoivent tous les loyers.

Et (le) vice versa ?

Puis, pour (savoir) y faire l'analyste..., après les points de suspension, viennent *quelques autres* pour *m'y* autoriser de *lui-même*. En ce sens, *pernépsy* est diable-ment important pour pouvoir se parler entre nous. C'est bien cet *entre nous* ségrégatif qui n'en finit pas de poser de plus en plus problèmes. Comble pour des analystes supposés, nous nous catalysons autour de *schibboleths* divers et variés, et variant, avant que, dans les moins pires des cas, la catalyse, elle-même, ne schibbolyse le schibboleth, et ne nous conduise, bien vite, à nous traiter, mutuellement et en même temps, de dogmatiques et d'hérétiques. Ailleurs, là où des *majorités compactes* s'agrègent à la-voix-de-son-maître, j'ai bien trop peur d'avoir trop envie de *m'y* désagrèger.

\*

Proposer de mettre au travail *pernépsy*, c'est proposer de se rapprocher encorps au plus près de notre *clinique*, puisque le signifiant est ressorti aux *Cartels*, avec vigueur, dernièrement... Le samedi quinze et le dimanche seize octobre derniers, notre bureau y impulsait un *Séminaire : De la clinique psychanalytique*.

Étymologiquement, la clinique est un art qui se pratique au plus près du lit du malade, c'est-à-dire au plus près de nos lits de malades, ceux où nous nous allongeons, ceux où des douleurs nous allongent. Le lit où nous fûmes conçus (à notre insu de notre plein gré), celui où nous sommes nés, ceux où nous nous re-pausons, où nous rêvons, où nous copulons, celui où nous reposerons.

Le lit des psychanalystes est un divan. Le mot nous est venu de Perse faire son *office* de bureau d'administration et peut-être plus encorps de recueil de poésies, comme me l'a appris Geneviève Abécassis, le dimanche seize octobre, lors de la restitution de son pas-cartel de clinique : il y était question de métaphore(s). Recueils de poésies, lieux des métaphores : quelle jolie entrée en matières.

Comment se rapprocher encorps au plus près de notre divan, et atténuer, sans jamais vraiment cesser, cette dissymétrie induite par une rencontre thérapeutique, redite dans la règle fondamentale ? Ce sont deux places distinctes. C'est toujours et encorps deux êtres humains qui les occupent. Deux personnes.

Nous ne sommes, au mieux – et c'est déjà tellement énorme –, que des passeurs passant.

*Tout le reste est littérature...*

\*

Le *clinamen*, c'est déjà la pente, celle du lit de la rivière, celui par où ça s'écoule, celui où l'*hom* ne se baigne jamais deux fois dans la même eau. Le *clinamen*, c'est *encorps* la déviation, par où ça peut (ça doit ?) passer. Plus que la question d'un lieu, c'est celle de la place, c'est-à-dire des places, qu'il faut pour que ça passe, pour que ça s'écoule, que ça s'écoute... le temps d'une pause recueillante...

Proposer de réfléchir à *pernépsy*, et tenter de ne plus *considérer*, autant que faire se pourra, l'analysant du haut du piédestal, où il nous place et gare en venant nous voir. Tenter de ne point trop le considérer tel un objet, objet d'un psychanalyste, ou pire même d'une psychanalyse supposée savoir, mais bien comme un sujet. Ce pas de côté nous ramène, nous emmène, à une place d'analysant, dans quelque *transversalité* chère à la psychothérapie institutionnelle. *Traversabilité* ?

Sur une proposition de Jacques Nassif, Martine Delaplace et Guy Siblac nous y ont vivement invité lors de notre *entre* associations début septembre à Montpellier. Avec, entre autres, l'objectif d'être entendable, de produire un discours entendable, par le quidam.

Dans son texte, *Pour suivre* (5/10/11), Guy écrit : « Voilà bien le piège qui nous est tendu si nous nous abandonnons à faire du réel un objet, un truc certes difficile à localiser, mais dont nous pourrions parler comme si nous l'avions rencontré sur le mode de l'altérité. »

Le texte de Guy poursuivait celui que je faisais en septembre : *Soit dit en passant*.

Lacan, comme Freud, n'ont jamais été analysant – c'est-à-dire, l'ont toujours été ? Ils n'ont cessé d'y (faire) passer. « ... s'il y a quelqu'un qui passe son temps à passer la passe, c'est bien moi » [Congrès de La Grande Motte, juin 1975]. Lacan s'est allongé quelque mois, et n'a jamais fait d'autre tranche. Quelle est la douleur de dire à quelqu'un de faire une analyse, alors qu'on n'en a pas fait une soi-même ? Quelle est la douleur de la métaphore ?

La goutte de sueur s'évapore et rafraîchit.

\*

Michèle Montrelay, *Colloque du Cercle freudien*, 22 janvier 2011 :

« L'homme n'est pas la femme, le masculin n'est pas le féminin, l'autre n'est pas moi, mais tous participent d'une seule humanité. Donc autant de couples dont la disparité se fait jour sur fond d'eux-mêmes. Or, comprise de cette façon, c'est-à-dire comme binaire, la différence des sexes, qu'on la réfute ou qu'on la justifie, s'offre comme un objet commun à toutes sortes de disciplines, aussi bien l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la médecine, la biologie, et j'en passe. C'est un objet. Selon l'étymologie, un objet, c'est ce qu'on place devant soi pour se le représenter. C'est un objet de recherche, d'étude de terrain, un objet d'enquête, ou comme aujourd'hui un objet de débat, mais ça suppose toujours une visibilité. C'est observable et ça requiert un observateur.

Mais sur ce point, ne faut-il pas, nous analystes, rester vigilants ? Si d'emblée – je dis bien d'emblée – nous faisons nôtre ce binaire, est-ce que nous ne faisons pas l'impasse, sans même nous en apercevoir, sur une autre sorte non binaire de différence, dont à peu près seuls l'art et la psychanalyse font explicitement ou l'expérience ou la théorie ? Cette différence non binaire, pour la distinguer de la différence ordinaire, de la différence des sexes telle qu'on l'entend, est-ce qu'il ne faut pas l'appeler autrement différence, non pas des sexes, mais différence sexuelle et "différance" avec un "a", c'est-à-dire comme l'écrivait Derrida ? (au participe présent actif, différance)

Cette différence, elle ne se dit pas, elle ne se voit pas, elle ne se pense pas. C'est une différence intrapsychique qui s'éprouve ou qui ne s'éprouve pas. »

\*

Fin septembre, dans *Soit dit en passant*, j'écrivais :

« Dans les reconstructions de mes récits de voyages sur le divan de mon analyste, les patients, qu'il me semble y être venus s'y associer le plus librement, furent essentiellement des psychosés. C'est souvent avec eux, grâce à eux, par eux, qu'a pu

se mettre au travail une *autre* angoisse, différante, au-delà et/ou en deçà, de la seule pressante et oppressante de la névrose, l'angoisse d'une franche et totale dissolution – de toutes les fictions qui avaient semblé pouvoir tenir le cou jusque-là. À un bout, je parlerai de tension(s), de dureté(s), même si l'on peut s'y évanouir ; à l'autre, je suis tout simplement aspiré. Baudelaire chantait Pascal et *son gouffre avec lui se mouvant...* C'est de la poésie la plus proche de ce que je ressens dans le transfert d'angoisse, que pour plus de clarté, et donc moins de relief, je qualifierai de psychotique.

Je (re)pense à certains de ces patients que l'on disait *psychotiques*. J'en écoute, maintenant, quelques-uns et quelques autres, depuis plus de seize ans. Des histoires qui se tissent, se détissent, en sembles. J'entends encore, dans mon corps, ce jeune homme me dire et m'apprendre : *Vous vous préoccupez trop pour moi...* Nous nous revoyons encore... Je (re)pense à des fils ténus, et pourtant par moments, du moins, tenus, qui se coupent et coupent quand même.

C'est, peut-être, dans ces moments de rupture, que la différence se fait plus aiguë. Quand la honte d'être encorps en vie, en vain, nu, submerge tout, quand la persécution et la terreur, sa plus fidèle compagne, s'infiltrent, s'immiscent partout et surtout dans les corps, quand notre présence, elle-même, est ressentie comme persécutrice, alors il n'y a, peut-être, vraiment plus grand-chose, pour ne pas dire rien, à quoi se raccrocher en sembles.

Je (re)pense encorps à ces pas-toutes rencontres, quand même possibles, sans cesse vacillantes, sur le fil d'un rasoir, avec des sujets pas sans une bouffée délirante. »

\*

Le langage oppose : oui/non. Intellectuellement, je me suis longtemps aliéné « les psychoses » en leur donnant des visages, des paysages, de contrées lointaines, au-delà d'une frontière. Pour pouvoir croire en éloigner le mauvais œil, du moins le seul que je voyais, qui me voyait, j'ai d'abord tenté de la rendre infranchissable. Puis, à la rigueur, je re-connus, peut-être, avoir vécu quelque temps par là-bas, mais c'était il y a longtemps, et ça sentait pas bon...

Pourtant, quand depuis bien trop longtemps une certaine droite, qui se réautorise de nos jours à se dire ouvertement populaire, prétend que *tout est joué à la naissance, sinon au moins à dix-huit mois, bon vas pour trois ans, allez d'accord pour cinq*, je suis toujours empli par l'effroi de cette barbarie. L'homme est un animal néotène. Il naît non fini, il meurt non fini, y compris dans son corps.

*Alea non jacta est ?*, interroge Serge Vallon dans le dernier numéro du *Courrier* des CCAF. Volonté et illusion de maîtrise s'immiscent désormais partout de procédures en procès ; elles exigent d'effacer ces aléatoires qu'elles ne sauraient voir, qu'elles meurent de voir. Si les sorts n'en sont pas jetés, définitivement, c'est seulement parce qu'ils n'en finissent pas d'être jetés ! N'empêche, comment ne pas trop rester aux prises des rets d'un intellect, qui, pour saisir, oppose, vise, et me ferme un œil ?

\*

En 1990, j'ai rencontré Michel Ribstein. Il m'a offert *l'amphibolie* du sujet pas sans une bouffée délirante : les grains de sable qui grippent les rouages donnent aussi des perles. Il m'a offert *l'amphibolie* du sujet tout court. Sur mes chemins, aux fils de mes rencontres, cette différence, loin en amont du langage humain, ne cesse jamais vraiment de me traverser. Peu à peu, par à-coups, les nécessaires porosités de cette prétendue frontière l'ont faite reculer, en premiers, depuis la paranoïa jusqu'à l'autisme.

Je me suis arrêté quelque temps devant des forteresses que j'imageais vides. Il faut avoir été, un jour, corporellement traversé par le regard d'un jeune garçon autiste. Il faut avoir été, un jour, complètement transparent à un autre regard humain, à en perdre le sien. Il faut encorps avoir été, un autre jour, quelque deux ans plus tard de rencontres irrégulières, quand j'ai annoncé à ce petit garçon mon prochain départ, il faut avoir été ému au bord des larmes de voir ces deux mêmes yeux pleurer – ce n'était plus la même eau... Alors... alors...

\*

*Ce qu'il faut de temps à un homme  
Pour parler la trace de sa trame en jachère,  
Ce qu'il faut de paroles à un homme  
Pour s'accueillir dans l'ombre et la lumière.  
Adeline Yzac*

\*

Alors, comme dit Michèle Montrelay, il y a bien l'art, qui, avec la psychanalyse, explore cette différence qui participe au présent. Mi-octobre, musiques et plastiques ont, avec bonheur, lézardé de fils rouges notre pas-cartel de clinique. Jean-Pierre Holtzer y a emmené *L'intranquille*, le livre de Gérard Garouste, qui s'exposait alors à Montpellier. Il n'y a d'angoisse que de vie. Christian Oddoux avait ouvert la matinée avec les impasses de l'analyste, et, en premier, celles de l'impassibilité. *Pour d'intranquilles impassibilités ?*

Pour inaugurer ce nouveau dispositif *clinique*, nous avons tenté de partir du *texte résumé (partiel)* à l'institution de notre dernier cartel d'adresse dans le dispositif de la pratique. Il y était question de la règle fondamentale. Dès nos préliminaires, Éric Didier n'a pas manqué de souligner leur importance : pour pouvoir énoncer ladite règle, il faut d'abord rencontrer l'analysant. Mieux, si ça c'y passe, il ne sera même plus besoin de l'énoncer : c'est lui qui l'énoncera, ou pas, d'une manière ou d'une autre.

Nous avons interrogé les conditions de possibilité d'une rencontre thérapeutique.

En ces temps de *légifération* sur le titre de psychothérapeute, et en acceptant une bonne fois pour pastoutes, l'amour, ou du moins *une philia*, en terme de transfert, il me faut rappeler l'ami de mon ami Michel, celui *parce que c'était lui*, et son *Discours de la servitude volontaire, ou le Contr'un* (1549) : il n'y a pas d'amitié possible en tyrannie, au moins pire, juste quelque complicités qui s'entrecraignent...

Que ce soit la tyrannie d'un tiers, *extérieur* à la rencontre, ou celle, par exemple, d'un, du, *cadre thérapeutique*. Impassibilité fait entendre impossibilité. L'impassibilité, c'est l'impossibilité même de la rencontre. Cette dernière demande une in-tranquillité, où l'*in-* est à la fois préfixe de l'absence et préposé au-dedans (deux-dans).

\*

I. ... parce que c'était lui...

Voilà déjà quelques années...

Fin d'une séance particulièrement m'oppressante..., taiseuse. Aigre.

Nous nous serrons la main.

- Au revoir...

- Au revoir...

J'ouvre la porte.

- Bon week-end !

Au moment de la franchir, il se retourne :

- Docteur..., il faut que je vous dise...

- ...

Je referme la porte.

Il se rapproche de mon oreille.

D'une voix quasi-*chuchotante*, il me dit :

- J'ai la bite verte...

- ... *Vous...*, vous voulez dire ?

- Il fallait que je le dise...

- ... Ah, bon... (*sic*)

- Bon week-end.

- Bon week-end à vous...

Je rouvre la porte.

Des portes rouvertes...

\*

Une rencontre intranquille : pléonasme ? Rencontrer un inconnu, rencontrer son inquiétante/étonnante étrangeté. Qu'est-ce qui va se passer ? Y passer ? Est-ce que ça va passer ? La peur, certes, que ça ne passe pas : nous avons nos impasses. Plus encore, la peur que ça passe : nous avons encorps d'autres impasses. Car, si ça passe, alors, il va bien falloir y repasser, nous-mêmes, au propre et au figuré.

À l'actuel de la nanoseconde des transactions du capitalisme financier, l'objet paraît simple : un seul pli. Pour prendre le temps de le reperdre, et le temps, et l'objet, il va bien falloir les repasser, les replier, les complexifier, avant de pouvoir tenter de ne jamais vraiment plus cesser de les déplier sans plus un seul pli. Angoisse de l'objet pas sans pli, détresse de l'objet simple, *qu'importe le flacon...*

Y repasser, ce serait savoir y refaire le mur de l'impassibilité. Pour la figure, nous filerons la métaphore de la métaphore plus loin : comment re-passer l'impassibilité ? Par la métaphore, même ? Quant au sens propre, savoir y faire le mur, ce serait savoir y faire le mur d'un tableau noir, celui où rien ne serait écrit d'avance [Lacan, *l'envers de la psychanalyse*, 20 mai 1970, Le Seuil, 1991, p. 176]. Y faire le tableau noir, ou blanc désormais, voir la feuille blanche. Verticalité/horizontalité ?

*Sur l'écran noir de nos nuits blanches...*

\*

François Balmès, conférence au GRP à Marseille en 2003, « Nom-du-Père et structure » [in *Structure, logique, aliénation*, Édition érès, Toulouse, 2011, pp. 28-29] :

« Si on n'oublie pas que le rapport de Lacan à la psychanalyse ne vient pas de la névrose, mais de la rencontre de la psychose on accordera la plus grande importance au séminaire III, où s'ébauche la Nom-du-Père. Or, au cours de sa longue étude des *Mémoires* de Schreber Lacan dit la chose suivante : "La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet", c'est-à-dire l'exploration scientifique de ce que Heidegger dit en philosophie, à savoir que l'homme habite le langage : "À la lumière de l'expérience freudienne l'homme, c'est le sujet *pris et torturé par le langage*" [Les psychoses, p. 276]

Bien loin de devoir être pensé d'abord sur le mode de la carence symbolique, du défaut, la psychose montre le vrai de la structure, le vrai de l'humanité en proie au symbolique. Ce n'est pas une position isolée, de telles déclarations se multiplient chez Lacan dans la dernière période [Le *sinthome*, p. 95]. Au-delà de l'opposition entre la paix relative là où il y a Nom-du-Père et le désordre et le chaos là où il est forclus, il y a du point de vue de la structure ce qu'on pourrait nommer le *désordre symbolique essentiel*. Cette duplicité n'est donc pas seulement celle du surmoi ou du père, mais plus radicalement du langage lui-même. Qu'un Nom-du-Père soit à la fin *sinthome* – ce qui cloche est aussi ce qui fait que ça tient –, condense une fois de plus que, vu de l'inconscient, le langage et le père présentent une même ambiguïté qui est celle du symbolique, ordre et désordre, dérangement et arrangement. Qu'une femme soit pour un homme un *sinthome* indique en passant à quel point les dénonciations idéologiques sont à côté de la plaque. Cette vue du langage se cristallise dans l'énoncé de toute la fin de l'enseignement de Lacan : il n'y a pas de rapport sexuel.

Elle est incompatible avec la pastorale religieuse, mais aussi bien avec le politiquement correct et sur le plan scientifique avec la naturalisation du langage. Elle ne cesse de prendre appui sur le *Eyhèh asher éhyèh* pure énonciation du symbolique comme trou. »

\*

Michel Ribstein, *Du gardiennage à l'insertion sociale... Mais où est la thérapie ?* [II<sup>èmes</sup> rencontres de Saint Alban, 19 juin 1987] :

« ... une des premières choses que les infirmiers m'ont apprise quand je suis arrivé dans les hôpitaux psychiatriques, c'est quand ils parlent des psychotiques chroniques, qu'on connaissait parfaitement ; on connaissait tous leurs gestes, tous leurs tics étaient parfaitement connus depuis des années à l'hôpital psychiatrique. Les infirmiers disaient : *mais c'est extraordinaire, on l'a emmené en camping, ça n'était pas le même, c'est un autre type*. Ou bien les infirmiers disent : *On emmène un psychotique chronique bien figé dans son truc et une fois qu'il est au restaurant il faut voir comment il coupe son pain, comment il nous passe la carafe etc...* Des choses tout à fait extraordinaires.

Et c'est bien là que nous nous rendons compte que ce noyau irréductible n'est pas figé, n'est pas statique, ce n'est pas du tout comme un amputé qu'on envoie en rééducation, c'est comme un amputé dont la deuxième jambe repousserait de temps et en temps, et disparaîtrait de nouveau. Pendant une demi-heure, pendant une journée, il est normal, il a ses deux jambes, et puis de nouveau, il redevient amputé. Il y a donc une différence radicale entre la rééducation et la réinsertion d'un psychotique stabilisé, et la rééducation, la réinsertion d'un malade organique qui a été amputé que ce soit d'une jambe, d'un bras ou de tout autre chose.

Et puis il y a d'autres aspects positifs de ce potentiel de vitalité, de ce potentiel de désir qui existe chez le psychotique chronique sensé être stabilisé. »

\*

François Balmès m'a fait relire la page 95 du *Sinthome*. J'ai réentendu : *Docteur, il faut que je vous dise : ... j'ai la bite verte...* Paroles imposées... « Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont, en quelque sorte, imposées ? » [*Le sinthome*, Le Seuil, 2005, p. 95]

Après avoir soigneusement déplié structures, langages, grand Autre, réel, Dieu des philosophes et Dieu des Patriarches, François Balmès conclut, par ce syllogisme, sa conférence « Histoires de la structure », donnée au colloque du *Coût freudien*, le 30 novembre 2004 à Paris [in *Structure, logique, aliénation*, Édition érès, Toulouse, 2011, pp. 31-59] :

« - le langage c'est *la* structure, dit « L'étourdit », par opposition aux différentes langues qui en sont l'effet ;

- or, dit *Encore*, le langage, ça n'existe pas, c'est une élucubration de savoir ;

- donc, il est inévitable de conclure : la structure ça n'existe pas. »

Pour ne pas *parier du père au pire* [Lacan, *Télévision*], et ne pas réduire bien vite l'analyse freudienne à un *délire schrébérien* [Lacan, *La méprise du sujet supposé savoir*, p. 337], François Balmès propose de *s'en passer à condition de s'en servir* [Lacan, *Le sinthome*, p. 136], c'est-à-dire de pouvoir la barrer de la poser :

« Nous disons avec Lacan que l'Autre choisit mais que rien ne peut choisir que ce qui est. » [p. 58] « ... l'Autre n'existe pas et c'est cela même le réel de la structure, cette inexistence. » [p. 59] « ... le vrai sens de la structure chez [Lacan], c'est ce qui fait que le système est troué, c'est le *pastout* autrement dit : le défaut de l'univers. [...] Seul parmi

les structuralistes, s'il en est un lui-même, Lacan ne pense jamais la structure qu'en relation avec le sujet. » [p. 42] « La structure c'est ce qui est nécessaire et suffisant pour penser la constitution du sujet à partir du signifiant, c'est-à-dire aussi bien à partir de l'Autre. » [p. 45] « ... *la structure c'est ce qui permet de penser la constitution du sujet*, et ceci parce que, dans le réel, le sujet est effet de la structure. » [p. 44] « Quant à *la structure*, elle est réelle, ce qu'il y a de plus réel, le réel même [cf. *D'un Autre à l'autre*, 20 11 1968]. » [p. 50] « Quelle est en effet la réalité de la structure ? C'est la réalité, voire le réel, de quelque chose d'autre, connu sous un autre nom, qui quant à lui n'existe pas, mais dont le signifiant (nom ou concept) a pourtant une référence qui n'est pas le vide – la structure justement, et pas dans n'importe quel registre, ni imaginaire, ni symbolique, mais réelle. » [p. 56]

Les structures plus des effaçons, que des façons, de n'être au monde qui n'existe pas ?

\*

Michel Ribstein, *Du gardiennage à l'insertion sociale... Mais où est la thérapie ?* [11<sup>èmes</sup> rencontres de Saint Alban, 19 juin 1987] :

« Mais cette notion du noyau irréductible de la psychose auquel on accède une fois qu'on a réinséré les sujets, qu'on les a bien traités, ou du moins du mieux qu'on peut, est partiellement fausse. Et si beaucoup de gens l'on dit mais c'est peut-être pas mauvais de le dire encore une fois, elle est aussi fausse en ceci que la psychose même arrivée à ce noyau irréductible reste potentiellement un processus évolutif. Il y a toujours une dynamique vivante dans la psychose même quand ces gens sont complètement figés ou paraissent complètement immobilisés dans un statut ou dans un état au-delà duquel ils ne pourront plus évoluer.

Il reste un potentiel dynamique, et de temps en temps, les psychotiques se chargent bien de nous le montrer, de nous rappeler à l'ordre. C'est le psychotique qui est réinséré en ville, qui a son studio, tout ce qu'il faut, il a son *moditen retard*... et puis il finit par nous dire, je m'ennuie, je m'ennuie, et puis un jour, il se suicide. Alors, à ce moment-là, on se dit : mince, alors, il y avait quelque chose, est-ce qu'il n'était pas tout à fait stabilisé, est-ce qu'il y avait quelque chose qui continuait à fonctionner chez cet homme ? Quelque chose de l'ordre du désir, du désir insatisfait peut-être ? Mais enfin, je pense que c'est arrivé à beaucoup d'entre nous de voir ces psychotiques chroniques parfaitement stabilisés qui se suicident et c'est quelque chose qui nous fait profondément réfléchir.

Il y a un autre aspect de cette évolution latente potentielle de la psychose chronique qui nous rappelle à l'ordre de temps en temps, c'est l'alcoolisation de ces sujets, et je crois qu'on a de plus en plus de ces psychotiques stabilisés qui vivent en ville et puis qui commencent à s'alcooliser comme si c'était pour nous embêter, pour nous dire : *maintenant faut pas croire que ce soit fini avec moi*. Et ils nous redemandent de s'occuper d'eux par ce biais-là. »

\*

Fin septembre, dans *Soit dit en passant*, j'écrivais :

« Allouch prétendait, avec l'Aimée de Lacan, que *le transfert psychotique, c'est pour la vie*. À entendre, il me semble, et dans sa durée, et dans sa vitalité. Michel Ribstein avait des fulgurances : *Personne n'est plus autonome que les psychotiques : ils en meurent !* À l'extrême, ils n'auraient pas besoin de « nous ». À l'époque, l'on s'essayait, quand même, parfois, à parler de « greffer » (*sic*) du transfert...

Le transfert : ce qui se porte, ou est porté, à travers. Plus précisément : de part en part. Au-delà... Le transfert, ça nous traverse. La rencontre thérapeutique n'est pas inter-subjective. Elle est *trans-subjective*. La place thérapeutique est une place préoccupée. Dans *les psychoses*, elle resterait parfois hallucinatoirement préoccupée, et *réellement* préoccupante : préoccupante.

Comment l'occuper sans la préoccuper ? C'est-à-dire : comment s'y (re)trouver, sans s'y mettre, et, pire, accepter d'y rester ? D'y rester... Vous n'y pensez pas ! »

\*

Si ma vie, ma clinique, m'ont permis de ressentir les porosités entre névroses et psychoses, c'est le séminaire de Jean Allouch, *Marguerite ou l'Aimée de Lacan* [EPEL, Paris, 1990, 2<sup>e</sup> éd., 1994], qui m'a, le premier, permis de m'en saisir intellectuellement, avec, d'abord, et entre autres, *le transfert psychotique et la folie à deux* : « Il y a bien, ainsi que le notait Lacan, une "*anomalie similaire*" chez Marguerite et Jeanne, même si cette anomalie "*peut (comme dans le cas Aimée) ne se révéler que tardivement chez le parent.*" Il y a bien *une folie à deux* puisqu'une seule question se trouve traitée, celle de la mère criminelle. » [p. 380]

Si j'acceptais *une folie à deux*, alors la psychose ne pouvait plus être circonscrite à un seul sujet, au seul sujet : *lui est psychotique*, mais bien *comprise* dans des histoires d'êtres parlant, par lesquelles Jeanne est emportée, et (qui) emporte(nt), au moins, deux (?) de ses filles : celle(s) qu'elle appelle Marguerite. La première était morte, brûlée vive, *infans*. (Qu'est-ce) qui l'avait tuée ? Ce n'était plus vraiment le sujet qui était psychotique, c'était, au mieux, la folie des hommes pris et torturés par le langage qui n'existe pas.

Une folie, qui me participe au présent. Première lézarde dans mes conceptions des structures, qui me paraissaient, jusque-là, assez bien structurées...

Rendons à Allouch, ce qui lui appartient, c'est à lui que nous avons volé, avec Michèle Sierkowski, ce bon mot de *pernépsy* : Père né psy ?

\*

Le samedi matin du séminaire des CCAF en octobre dernier, autour de l'actuel de la nanoseconde, Jean-Pierre a rappelé depuis Louvain, les travaux de Jacques Schotte, et depuis Budapest, les vieilles photos de Léopold Szondi. Le vecteur *basal*, le vecteur *contact*, se raccrocherait *humainement* aux troubles de l'humeur. La mélancolie se re-

trouverait plutôt du côté des *psychoses*. La dépression bricolée, *pharmacologisée*, par les TCCistes en troubles bipolaires a bien vite pointé son nez. Freud y fait allusion dans ses premiers textes sur les névroses actuelles.

Notre avant-dernier cartel d'adresse des cartels de la pratique avait restitué une *mélancolie non nostalgique*. L'actuel abolit le temps. La mélancolie re-tiendrait-elle le temps – le temps d'une métaphore ? La règle fondamentale contient et l'idée de prendre, *pastout*, son temps, et l'impression de, *pastout*, le perdre. Prendre le temps d'un point mélancolique pour échapper l'actuel de la nanoseconde ?

Dans la théorie szondiennne, repassée à la mode belge, le vecteur *contact* pourrait se rapprocher d'un holding winnicottien : la tenue, ça a de la tenue, que diantre ! Jean-Pierre a alors fait le geste avec ses deux mains d'une double verticalité. Claire Colombier voyait plutôt l'horizontalité d'un bébé, re-tenu dans, par, celle des deux bras de sa mère. Verticalité/horizontalité ?

Des bras qui portent en embrassant, des regards qui dressent en re-gardant ?

\*

Le regard de l'*infans* s'appuie sur le regard de la mère. De même que le nouveau-né ne marche pas sur ses deux jambes, de même qu'il fût porté dans le ventre de sa mère, puis dans ses bras, de même, il est porté dans son regard avant qu'il puisse se dresser. Le regard dresse le corps de l'autre. En deçà et au-delà du miroir, tout regard (se) repose sur le regard de l'autre. Le regard n'abandonne jamais le premier passé. Là, notre regard était le sien. C'est le fondement de la connivence.

Les *infans* veulent bien autre chose que le langage avant de parler. Ce n'est pas l'existence du langage qui les pousse à l'acquérir. C'est la bouche de leur mère, le sourire qui la transforme, le regard qui les supplie. Nous parlons parce que nous sommes appelés à répondre. Littéralement, le langage est une vocation. Un appel à re-naître. À re-n'être...

Les regards de nos mères nous dressent ; *leur* voix nous fait se dresser. Elle nous rend intranquilles, et nous pousse sans jamais vraiment cesser à tenter de redanser *la danse perdue*, que chante Pascal Quignard avec *Medea* [Éditions Ritournelles, 2011]. La danse perdue, c'est pour le fœtus la seule réponse possible, motrice, à cet appel à ren'être de la-voix-de-sa-mère – sa langue maternelle ? – *placentaire*, dirait un autre de mes amis Michel –, cette langue qui me parle plus que je ne la (lui) parle.

\*

Dans l'après-midi, Martine Delaplace nous a offert un petit moment de ses purs bonheurs artistiques. Elle nous a raconté la genèse de ses dernières toiles. Placées sur le ventre de femmes enceintes, elles établissent un dialogue confidentiel entre elle et les fœtus ; ils s'y laissent alors *empreindre*. Je ne peux que garder, pour nous, secret, le trésor d'une des confidences d'un de ces modèles. Je ne résiste pas à l'envie d'en dévoiler « son » image :



\*

À quel appel à re-n'être, répondons-nous quand nous nous levons pour aller à la rencontre de quelqu'un, qu'on soit patient ou thérapeute ? Quelle intranquillité nous gagne pour nous faire ce dresser sur nos pieds ? Depuis quelque temps, c'est d'abord une voix que j'entends, quand je rencontre quelqu'un : celle qu'il laisse enregistrée sur mon répondeur téléphonique.

Les langues maternelles nous ont pas mal occupés. Martine a ainsi évoqué ses séances avec une femme souffrant de lésions cérébrales. Celle-ci a pratiquement perdu le français qu'elle avait acquis. Elle parle kabyle – je crois – une langue, que Martine ne parle pas, mais qui lui parle. Parfois, elle se surprend à demander à la patiente d'essayer de dire en français, ce qu'elle vient de dire en kabyle. Nous connaissons pratiquement tous ces moments, de façon inversée du moins, quand nous recevons un patient, dont la langue maternelle n'est pas le français : ces sortes d'urgence à entendre « sa » langue...

\*

La danse perdue m'a traversé quand j'ai entendu Christian Oddoux dire : *un point mélancolique*. Je ressens parfois, plus que je ne pense, une douleur. J'image celle d'un fœtus entendant l'appel à re-n'être de la voix placentaire, une douleur/joie, douleur de ne pas pouvoir re-n'être la voix, ça ne passe pas encorps, joie de (ce) mettre en branle par la danse, qu'*hom* perd à la naissance en criant. Ça passe. L'intranquille danse perdue fait (se) passer la voix-de-la-mère dans tout le corps (?) du fœtus. Elle fait ce dresser le futur petit d'*hom*.

Christian nous a d'abord fait re-visiter l'exposition de Jean Clair, au Grand Palais, en 2005 : *Mélancolie (génie et folie en Occident)*. Jean Clair avait imaginé deux niveaux : Dürer, puis Pollock, pour faire bref. Mélancolie versus troubles bipolaires ? Temps retenu versus temps aboli ? Dans la tradition, la modernité interroge au présent celle-là au passé pour envisager au futur. La postmodernité se réduit à faire, à n'être postmoderne.

*Que nous est-il arrivé* – en Occident ? Peut-être, l'effroi de la fin, non d'un monde, mais du monde même, par nos « propres » mains. *Mundus* disait la parure de la fiancée étrusque, que les Romains raptèrent ; le Cosmos des anciens Grecs nous apparaît *encorps* dans les cosmétiques. Il n'y a pas d'autre monde, puisqu'il n'y a pas de monde.

Pendant la Guerre de Sécession, le XIX<sup>e</sup> siècle a photographié l'im-monde des premières boucheries industrielles ; le XX<sup>e</sup> a commencé par les mondialiser, avant de finir par abolir le temps et par nous sidérer en produisant l'image-des-camps-et-de-la-bombe. La sidération est une impassibilité, sans même plus aucune tranquillité.

\*

L'intranquillité, j'en ai connu des vagues le samedi soir de nos journées d'octobre. Le sort en avait été jeté : je serai le lendemain un des deux rapporteurs de notre pas-cartel de clinique. Depuis la maternelle, rapporteur, ça n'a jamais été très ragoûtant. J'ai essayé d'écrire, de relire mes notes. Des impatiences m'agitaient. L'impatience est une des conditions de possibilité de la patience. Je devais d'abord aller à la rencontre, pour pouvoir espérer m'y pauser. Je me suis levé et je me suis mis à marcher sans but, autre, finalement, que celui que ça passe. Une déambulation. Je n'arpentais pas. Je divaguais. Un pas devant l'autre. *Solivagus*, sauvage, dit celui qui *vague* seul. *Silva* dit la forêt. C'est la vieille sylve. Le lendemain, quand je rapportai mes déambulations à Martine Le Normand, elle a évoqué les péripatéticiens. Encorps des histoires de passes...

Mes déambulations parisiennes consistent le plus souvent à passer et à repasser (par, sur) les ponts, d'une rive à l'autre de la Seine, de l'île Saint-Louis à celle de la Cité, dans la zone du Pont Marie au Pont Neuf, jusqu'à passer, dans les grands jours, le Pont des Arts. Repassaient continûment des moments de la journée, dans le chaos apparent, de *mon* cahot déambulant.

\*

Claire Colombier avait évoqué les musiques répétitives. Elle s'est d'abord obligé à les écouter, pour pouvoir désormais les entendre, dans leurs articulations du même et de l'autre. Mes déambulations me ramenaient à ce *musement*, qui n'est pas sans rapport avec *l'association libre*, et que Claire nous avait apporté avec Michel Balat :

« Dans sa plus haute activité, le musément construit, échafaude ce genre d'idées qui peut-être passera ou ne passera pas la barrière de l'expression sans s'évanouir tout à fait, mais dont l'évidence de la présence atteste la réalité. [...] Le musément est essentiellement tonal. » [<http://www.balat.fr/Le-Musement-de-Peirce-a-Lacan.html>]

J'étais, *a posteriori*, agréablement surpris, qu'un diagnostic différentiel d'avec, disons, une expérience psychotique, ne nous ait pas occupés plus que ça, lorsque nous avons reçu, en mai dernier, Catherine Millot et Sean Wilder, autour de leurs *expériences intérieures*, pour reprendre les mots de Bataille. Un musément continu, tonal, une part de *nous-mêmes* pastous-jours en contact, pourtant toujours là. La musique n'existe que par, que pour, les silences, qui permettent de (la) respirer.

Mon pas s'est ralenti. Mes yeux se sont fermés. Ça c'est passé. Ça a passé. Ça s'est arrêté. Un suspens. J'étais arrêté. Je respirais. J'ai expiré. J'ai rouvert les yeux au ciel : une gargouille grotesque et terrifiante m'y regardait de son surplomb. J'ai refermé les yeux. Je respirais. J'ai inspiré. Ce n'était plus le même air, ce n'était plus le même ton. Ça ce passait au pied du massif des Annapurnas, à Ghorepani, hameau perché à 3000 mètres d'altitude. Je me suis remis à marcher.

\*

Pour un trekkeur de base, qui loue les services d'un guide, voir d'un porteur, le tour du massif, prend une vingtaine de jours de marche au départ de Pokhara, à 800 mètres d'altitude, avec une passe à plus de 5400 mètres : *Thorung, La Pass* (sic). Je n'ai jamais passé cette passe, autrement que par les récits de ceux qui y sont passés, repassés. Dans l'émerveillement de ce décor de toit du monde, qui a reposé un jour aux fonds de l'océan, dans le silence limpide des pures lumières d'un matin enfin dégagé, un hélicoptère, peint tout en noir, a soudain surgi par dessus une ligne de crête. Il venait chercher la dépouille d'une femme. Elle avait rencontré un mur dans la passe. La passe de *La Pass* n'est qu'un long et continu dépouillement, jusqu'à l'air que nous respirons, qui nous inspire, puis qu'*hom* expire. Ses poumons et son cerveau s'étaient noyés dans, de, son propre sang.

À Ghorepani, ceux qui en reviennent peuvent déjà plus ou moins reprendre leurs masques, leurs marques, leurs catégories. Il y a les sportifs high-tech qui évaluent leurs performances, il y les inspirés de, par, Dame Nature, il y a des femmes et des hommes, il y a des autochtones, il y a des égarés, il y a... Il y a des personnes, qui resonnent, résonnent, et re-raisonnent. Là-haut, juste avant *La Pass* – sans trop forcer le trait de la métaphore –, il n'y a vraiment plus personne. Il n'y a plus de trekkeur, il n'y a plus de base, il n'y a plus de guide, ni de porteur. Ce n'est même plus chacun pour soi. Il n'y a plus de soi. Plus de conscience de soi. Plus vraiment de conscience. Juste un pas devant l'autre. La conscience se résume dans cette voix interne, à demi maternelle, à demi collective, que le langage acquis déclenche en boucle tout à coup, vers l'âge de sept ans. Elle vient depuis accompagner toutes nos actions.

Il y a une tête rebelle dans la tête, plus ancienne, entêtée en elle, sans voix.

Là-bas, si haut, si loin, la distance irrémédiablement inexorable *der Kultur* (dans le temps, Pokhara est désormais à plus de dix jours de marche ; dans l'espace, à plus de 4500 mètres d'un dénivelé, tout en descentes et remontées, en *mount'daval'*, dit-on dans ce *pas-toi* qui s'emparait de ma langue, au fur et à mesure, que ce dépouillait mes masques ; *dévaler, déballer*, mon pas-toi me faisait entendre les deux), le froid glacial, le plus souvent humide, dans un environnement uniformément gris/blanc, la rareté de l'air, qui vient à manquer, la solitude lasse d'une marche automate dans un ciel si bas d'être si haut, finissent par arrêter la boucle, par nous (en) dépouiller totalement. L'on aperçoit bien encorps, un peu, là-bas, quelque légère bosse, mais une fois passée, en revoilà, une nouvelle, peut-être est-ce la bonne ?, et, bientôt, il n'y a plus, pour tout le monde, du moins de ce qu'il en reste, qu'un pas devant l'autre.

Juste un pas devant l'autre. Une métaphore de notre clinique ?

\*

II. ... parce que c'était moi...

C'est la dernière séance avant des vacances. Quand j'ouvre la porte de la salle d'attente, l'esquisse d'un quart de sourire au bout de la commissure labiale gauche sur ce visage généralement figé poursuit le bon augure. Nous nous serrons la main :

- Bonjour !

- Bonjour !

Un éclat d'inquiétude au coin de son œil droit me traverse, et nuance le début de sourire. Arrivé dans mon cabinet, il pose sur mon bureau l'étui de sa carte vitale, avec laquelle il paye la séance. Nous en avons convenu il y a déjà quelques années. Il m'avait demandé s'il pouvait s'allonger sur mon divan. Pour autant, il ne s'y allonge *pastout* le temps, mais la plupart du temps.

En plus de la carte vitale, l'étui contient, depuis quelque temps, deux photos d'identité de son père, à vingt, puis trente ans, décédé d'un cancer à quarante, quand lui en avait dix. Aujourd'hui, les accompagne le visage d'une jeune femme, découpé apparemment à partir d'une photo plus grande.

Il s'allonge...

Avec lui, et peut-être, avec lui, plus particulièrement, j'ai du mal à faire silence, et à les respecter. Heureusement, et pas que pour nous, je l'entends encorps, jeune homme, me dire et m'apprendre: *Vous vous préoccupez trop pour moi...* J'ai, bien souvent, trop peur d'être littéralement aspiré par sa peur, qui est donc aussi mienne.

- ...

- ...

Alors je dis quelque chose :

- Tiens, une nouvelle photo ?

- Oui, vous la connaissez ; c'est Yannick, elle était hospitalisée en même temps que moi...

Dans mon for intérieur, je ne la reconnais pas vraiment. Elle ne me parle pas vraiment.

Peut-être...

- ...

- ... À l'Unité, ça rigolait pas ! ...

*Et, aujourd'hui, alors...* commente mon for intérieur.

Nous nous sommes rencontrés, voilà déjà bientôt seize ans, dans l'*Unité pour jeunes adultes* de l'hôpital de *La Colombière*, où, pas sans une bouffée délirante aiguë, sa mère et son médecin l'avait fait entrer...

J'ai fui, plus que quitté, mes dernières fonctions hospitalières, il y a seulement quelques mois, et l'état actuel de l'hôpital psychiatrique de Montpellier, ne m'inspire pas vraiment autre chose que certaine amertume et révolte certaine. Je me tais. J'expire, puis j'inspire, peut-être un peu plus longuement... un peu plus profondément.

- ... ..

- Aujourd'hui, j'ai rien à dire...

Et là, je m'entends (lui) dire :

- Et bien..., dites-le !

- C'est pas que ça va bien, c'est plutôt le contraire. C'est qu'il n'y a pas les mots...

C'est juste que c'est difficile... ..

- ...

- ... ..

- C'est une période de l'année qui est difficile...

*Pour qui ? s'amuse mon for intérieur...*

Pour faire face à ma propre peur – de quel vide ? –, je fais allusion à la prochaine date anniversaire de la mort de son père qui coïncide à quelques jours près avec celle de la Toussaint, et du Jour des morts qui suivent. C'est-à-dire d'au moins son père, puis son grand-père paternel l'année suivant celle de la mort de son père, puis, ou plutôt avant, son oncle paternel dans un accident de voiture. Plus tous les autres... L'année, où nous nous sommes rencontrés, sa mère était opérée d'une néoplasie mammaire. Sa tante maternelle en est morte l'année suivante.

- ...

- ...

- Ça fait un moment que j'ai envie d'un moment de silence sur ce divan...

Je suis sidéré.

Physiquement/psychiquement sidéré...

- ...

- À l'Unité, ça rigolait pas. C'est pour ça que je l'ai choisie sur cette photo ; c'est pratiquement la seule où quelqu'un sourit... ..

- ... ..

- Là, je ressens une bouffée délirante. ... Une bouffée délirante, c'est ... soit on se fait bouffer, ..., soit ... ..

.....

Même s'il a convoqué le silence – et heureusement qu'il l'a fait –, je me surprends alors à le respecter, à accepter de ne rien dire, de ne pas en rajouter... même pas un petit « Soit ? » chez moi. J'ai un peu moins peur d'avoir peur, d'être peur... Ce n'est qu'*a posteriori* que je peux dire que j'acceptais d'être là, en suspens, le temps suspendu du poète qui suspend quelque temps une conscience. Du moment, sur le moment, il m'en reste vaguement un noir de mes paupières closes ou celui d'une zone incertaine de la façade de mon ordi. Le temps passe. Ça (y) passe. Je respire encorps plus calmement...

.....

Et là, en plein suspens, en un éclair :

- J'ai peur ...

- ... !?!

Puis, cette réplique, qui prend le temps de s'écouler le long d'une profonde respiration :

- Oui, j'ai peur ... ..

- ...

- ... ..

- Eh bien..., nous en resterons là pour aujourd'hui !

Je..., nous ne repasserons pas un autre suspens ce jour !

Nous nous relevons.

Il récupère son étui sur le bureau.

J'ouvre la porte :

- Au revoir, et à dans quinze jours.

- Au revoir, et bonnes vacances...

Elles commencent *bien*.

Je referme la porte.

\*

Ce samedi soir de la mi-octobre, je continuais de marcher. Ceux qui ont passé et le plus souvent repassé *Thorung, La Pass*, racontent qu'ils pleurent quand ils la passent. Des larmes, ni de douleur, ni de joie, des larmes..., ça s'écoule, ça passe. L'écoulement n'a pas de rapports évidents avec les niveaux des difficultés rencontrées jusque-là. *La Pass* n'est jamais la même ; les conditions, nos conditions, ne sont jamais les mêmes. Mais à chaque fois, on y passe, si on y arrive, un point mélancolique. Cela m'était, là, évidence. On peut *faire* le tour des Annapurnas en moins de dix jours. On peut aussi se perdre dans des fausses pistes, dans des impasses, nos impasses. On peut le *faire* dans le sens des aiguilles d'une montre, et s'oublier dans les derniers mille sept cent mètres de folie. Des points mélancoliques, *l'hom* passe dans toutes les passes.

C'est éprouvant de passer une passe. Le lendemain, après avoir fini de rapporter, je surpris des larmes embuer mes paupières. Je parlai par ordre alphabétique après les deux autres pas-cartels de clinique. Pour faire bref, le premier restitua : *les métaphores*, le second : *l'objet fétiche*. En les écoutant, il m'apparut évident que toute métaphore est une passe d'un point mélancolique. Un point, pas le point. Ne fétichisons pas la passe. Bataille imageait la transgression d'un saut au centre d'un cercle de feu, pour constater qu'il n'y a pas pour autant ni d'avant, ni d'après : c'est toujours sur le même sol qu'*hom* retombe. Le sol de nos solitudes, parfois conniventes. Il y a eu un temps de suspens, un allègement. Celui d'une métaphore. D'un transfert, dit-on du latin. Un soulagement.

... *dolor, solor, ..., color*, compléta, le dimanche matin, Anne Jaeger.

\*

Pascal Quignard, INTER (in *Inter aérias fagos*, Argol éditions, 2011, Paris, pp. 40-41) :

« Tout va vers *solitus*<sup>1</sup>. Tout se tourne en strophe vers *solitus*. Tout s'enroule en *solitus*. Bien sûr *solitus* n'a rien à voir avec *solus*<sup>2</sup>, mais c'est comme son soleil. *Solus* augmenté de sol, *solus* augmenté de soi, l'insociabilité est une valeur plus grande que la vie collective et sa guerre. *Solus* est *solutus*<sup>3</sup> car c'est la vie sans lien. *Solor, solor*<sup>4</sup> quel verbe est plus beau que *solor* pour un obsessionnel ? L'étude est la seule lumière. »

[Notes : - 1 : ordinaire, -> insolite ; - 2 : seul, solitaire ; - 3 : participe passé de *solvo* : solutionner ; - 4 : soulager, -> con-soler.]

\*

Une métaphore de l'apaisante corrosion d'une métaphore...

La bile noire, que dit la mélancolie, est des plus puissants détergents du encorps humain. Indispensable à notre (auto)digestion. Elle nous dépouille de l'illusion d'un Moi, au risque de finir par héroïser sa dépouille.

La *metaphora*, si elle ne guérit pas, allège : elle est une *revelatio/translatio*.

*Revelatio*, c'est déjà une renaissance. C'est l'inattendu, *paradoxon*, auquel les dieux livrent passage. Il n'y a pas de *metaphora* qui ne soit un *paradoxon*. La *revelatio* m'arrache à *Moi-même*, c'est la corrosion. La *translatio* me fait changer d'épaule, c'est l'apaisement.

Dans l'après-midi de ce samedi d'octobre, nous avons préféré la pénombre pour nous éclairer ; les lumières des outrenoirs de la salle du Musée Fabre à Montpellier nous ont apporté quelque *soulagement*..., l'éclair d'un temps suspendu d'une métaphore...

\*

... j'ai peur...

... je vis...

Luc Diaz *faciebat*,  
Castelnau,  
le samedi 17 décembre 2011.